

Reprendre à Zéro

Florian, 14 ans :

Je me situe dans ce qui s'apparente à une gigantesque forêt. Il y a de grands arbres tout autour de moi, une végétation très dense, énormément d'insectes, il y en a des bleus, des verts, des jaunes, des roses. Je n'ai jamais vu ça auparavant, c'est magnifique. L'effet est saisissant et je suis entouré d'une multitude de sons tous plus présents les uns que les autres.

Je peux voir ces arbres qui m'ont l'air d'avoir vécu plus que le monde lui-même. De longs fils luisants pendent de ceux-ci. On pourrait croire à de gigantesques toiles d'araignée.

Devant moi, il y a un long tunnel formé par des arbres, il fait sombre et de minuscules lucioles forment comme un léger brouillard bleuté.

Je me décide à marcher.

J'avance, je m'enfonce de plus en plus dans le tunnel noir.

Voilà, cela fait maintenant un peu plus de 10 minutes que je marche et le haut tunnel s'est petit à petit resserré contre moi.

Je me sens oppressé, mes genoux touchent maintenant le sol moussu. Il ne me reste bientôt plus que les lucioles pour voir où je pose mes mains. J'aperçois là-bas, au bout, une lumière. Essoufflé, je l'atteins, je sors de ce tunnel et la lumière, si forte me brûle la rétine, les faisceaux lumineux me transpercent l'iris, je ne vois plus rien, je perds l'équilibre et tombe.

J'ai bien dû mettre deux bonnes minutes à retrouver la vue et quand je la récupère enfin, le spectacle qui s'offre à moi est grandiose.

Devant moi, d'énormes, que dis-je, de gigantesques bureaux et gratte-ciels de verre recouverts par des plantes de toutes sortes : par des arbres, par des branches, par du lierre, par des fleurs, par de la mousse... Les immeubles transpercés violemment par les arbres faisant de la contorsion à travers les carreaux brisés des fenêtres ressemblent soudain de grands vases transparents contenant un bouquet végétal splendide.

Je lève la tête et découvre dans le ciel azuré trois soleils. De ces soleils sortent des rais de lumière d'une luminescence épatante qui, en traversant les feuilles des arbres agitées par la brise qui flotte dans l'air, donnent à toute la ville, ou du moins, ce qu'il en reste, cette si douce couleur vert tendre.

Je suis émerveillé par ce spectacle, je commence à comprendre.

Je dois me trouver dans l'une de ces grandes villes de la planète, et la flore semble avoir repris ses droits sur l'homme, les humains avaient dû trop maltraiter la nature ces dernières années, la privant petit à petit de son équilibre.

La nature s'était révoltée, elle avait commencé à pousser de plus en plus vite, à se développer, à créer un nouvel écosystème, et en peu de temps, elle avait englouti la ville, mais non, les villes, toutes, sans exception, d'un pôle à l'autre. La planète bleue était devenue la planète verte, la nature avait tout pris, et toujours plus.

Alors je me décide à visiter cette ville. J'emprunte de petites ruelles sans attention particulière. Dans l'une d'elles, je prends le temps de regarder. La rue est étroite et le sol moussu, l'air est humide et les murs transpirent. De ces murs dépassent quelques herbes folles. Quelques lianes pendent des fils électriques, une dizaine, un peu moins en fait, trois ou quatre, je pense.

L'une d'elles, à mes pieds, glissant par terre, viens vers moi. Je m'accroupis et la regarde faire. Elle est comparable à un serpent avançant vers une promesse de nourriture, jusqu'au moment où elle commence à faire le tour de ma cheville, à l'enlacer.

Soudain, j'ai une prémonition, la nourriture, c'est moi ! Je mets un peu de temps à réagir et tente d'extirper mon pied, mais la liane se resserre. Plus je tire, plus elle serre. J'ai mal, de plus en plus, la douleur, bizarrement, me serre la tête. Jamais je n'aurais pu imaginer pareille situation. Automatiquement, je tâte mes poches, j'en sors quelques agrafes, un crayon à la mine cassée puis un mouchoir en tissu, et, à ma grande surprise, une fourchette. Elle est un peu tordue et rouillée. Instinctivement, je la serre si fermement que rien ni personne, je l'assure, n'aurait pu me l'arracher. Je poignarde aussitôt la liane enserrant ma cheville, de toutes mes forces, à de multiples reprises.

Piégé par la panique, mes coups sont désordonnés, aléatoires et imprécis. Ce qui devait arriver arriva, un de mes coups frappe ma cheville et non la liane comme je l'aurais voulu, je pousse un cri de douleur et avant même de voir les quelques gouttes de sang dégouliner de ma cheville percée, une autre liane se jette sur mon cou m'étranglant sévèrement, un gémissement étouffé sort de ma bouche, et d'effroi, je lâche la fourchette et ma tête se retrouve plaquée violemment au sol.

Les deux lianes tirent chacune dans leur sens. Je me fais littéralement écarteler. Perdu, je tâte le sol à la recherche de la fourchette. Pour essayer de la voir, je redresse ma tête mais elle retrouve presque aussi vite la surface de sol ; c'est comme si la plante me voyait, je suffoque, les yeux ressortant de leurs orbites. Je me débats tellement que je pense que de loin, on aurait pu me confondre avec un verre de terre remuant comme si on l'avait coupé.

A force de tâtonnements, je mets la main sur l'objet que je cherche. Je prends la fourchette et m'en sers comme levier, je glisse son manche entre ma gorge et cette liane puis ramène la fourchette vers moi de toutes mes forces pour tenter de faire passer la liane au-dessus de mon crane. La lutte est féroce, la fourchette se tord et va bientôt rompre, alors sans doute, grâce à l'adrénaline, je redouble de force et parvient à extirper la liane de mon cou. Malgré l'autre liane qui me tire, barrant la route à toute globule rouge voulant passer de l'autre côté de mon pied, je me retourne, ventre contre sol, poignardant cette liane sans lui laisser ne serait-ce qu'une minuscule chance de s'en sortir, liane qui, il y a à peine trente secondes, me séquestrait.

« Crève, gourgandine ! », m'entends-je dire, non sans surprise.

Sans reprendre ma respiration, je réserve le même sort à celle qui bloque mon pied.

Après cette deuxième bataille, essoufflé, paniqué, terrorisé, perdu, je reste une minute immobile, regardant la scène du crime.

Au-dessus de moi, trois lianes ont l'air de me fixer, malgré la non présence d'yeux, sans bouger, ou alors... si, j'ai l'impression qu'elles reculent, qu'elles se retirent, lentement. Se sont-elles passé le mot ?

Je me lève et quitte la rue.

Je marche au hasard, et me mets à penser : « Mais...les humains, où sont-ils passés ? »

Alors, je les imagine dans une clairière un peu perdue, patientant de longues heures pour récolter quelques gouttes de rosée au creux d'une feuille, chassant avec des bâtons taillés en pointe, des petits écureuils et des poissons dans la rivière. Je les imagine mangeant des racines de toutes sortes, près de petites huttes en bambou dans lesquelles on ne peut que dormir.

J'imagine qu'ils vivent en paix et en harmonie avec la nature, lui demandant à chaque fois : « Nature, est ce que je peux cueillir ces fruits, boire cet eau... »

Et elle répond toujours : « Va, homme mais fais attention. »

Je les imagine entrain d'extraire la sève des jeunes branches et des lianes, je les imagine jouant de la musique avec des bambous troués et taper avec des bâtons contre des arbres. J'imagine les mamans danser avec leur nouveau-né dans les bras, faisant la fête pour célébrer... pour célébrer quoi déjà ?

Ah oui, la vie, tout simplement.

Un peu plus tard, j'arrive sur une petite place ronde, en pavés avec, au milieu, une jolie fontaine fonctionnant encore malgré la végétation qui la recouvre. De là où je suis on dirait un arbre qui pleure, splendide. La place est entièrement baignée de soleil, ce qui laisse voir les poussières flotter paisiblement dans l'air.

Après le moment traumatisant que je viens de vivre, cette vision pourrait être celle du paradis, elle me reconforte et m'apaise. Je pourrais m'allonger là et ne jamais me relever. Les seuls bruits que l'on entend sont le doux bruit de l'eau tombant dans les bassins de la fontaine et les feuilles remuées par le vent. Je m'approche de la fontaine, m'accroupis, recueille un peu d'eau dans le creux de ma main, et la bois.

Quand j'ai terminé de boire, j'essuie ma bouche avec ma manche et me redresse. En face de moi, deux animaux. Un mâle et une femelle, me semble-t-il. On dirait de grandes biches, beiges avec de petites taches rosées. Leurs oreilles sont longues et pointues, et remuent. Allongés par terre l'un contre l'autre, ils se câlinent en émettant des sons harmonieux.

« Bonjour vous... ! », dis-je avec prudence.

Ils sursautent et me regardent bizarrement. J'en déduis que je les dérange. Alors, je baisse la tête, gêné. Je me retourne et aperçoit sur une branche, haut perché, un grand oiseau à écailles. Elles sont bleues et réfléchissent la lumière. Sa parure brille tellement qu'il est difficile de le regarder en face sans siller des yeux. L'oiseau se met à piailler, d'autres piaillements suivent, venant d'en haut. Je regarde et voit des dizaines d'oiseaux semblables avec des couleurs diverses et variées. Je n'ai jamais vu pareille beauté.

« - Aïe, Mamannn !!! Rends-le moi ! Rends-moi mon casque !!

- Non, jeune homme, ça fait déjà 5 fois cette semaine que tu arrives en retard au repas, plus de casque de réalité virtuelle jusqu'à nouvel ordre !

- Mais...

- Florian, viens manger ! »

Je souffle tout en traînant les pieds jusqu'à ma chaise et entame mon velouté de potimarron. Tout en avalant ma soupe, je pense que j'ai omis de sauvegarder ma partie.

Ce n'est qu'un jeu de réalité virtuelle...

Si virtuelle que ça ?